



Esclavages & Post-esclavages

Slaveries & Post-Slaveries

4 | 2021

Lire et narrer le post-esclavage

Préface : mettre en écriture la violence, l'esclavage, ses séquelles ?

Djaïli Amadou Amal



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/slaveries/4134>

DOI : [10.4000/slaveries.4134](https://doi.org/10.4000/slaveries.4134)

ISSN : 2540-6647

Éditeur

CIRESC

Référence électronique

Djaïli Amadou Amal, « Préface : mettre en écriture la violence, l'esclavage, ses séquelles ? », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 4 | 2021, mis en ligne le 10 mai 2021, consulté le 10 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/4134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/slaveries.4134>

Ce document a été généré automatiquement le 10 mai 2021.



Les contenus de la revue *Esclavages & Post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Préface : mettre en écriture la violence, l'esclavage, ses séquelles ?

Djaïli Amadou Amal

- 1 L'écriture littéraire, romanesque, qu'elle soit autobiographique ou non, est le produit de la fictionnalisation des expériences de l'auteur·e, directe et indirecte. L'écrivain·e y laisse toujours une part de soi, celle qui fait sa signature, plus précisément sa sensibilité (indexée à son engagement) et son style. L'écriture littéraire, ne venant jamais du néant, est en général le produit des histoires des peuples, de leurs moments fastes et de leurs moments de convulsion, de leurs bonheurs et de leurs douleurs ; elle exprime plus souvent leur résilience face aux épreuves plus ou moins déchaînées contre leurs aspirations à une existence pour le moins acceptable. L'écrivain·e, dit-on, est le miroir de sa société !
- 2 Nombreux·ses sont les écrivain·e·s des ères coloniale et postcoloniale qui n'ont pas dérogé à la maxime en axant leurs écrits sur la colonisation, les luttes de libération, pour les indépendances et l'émancipation des peuples. En Afrique, nous pouvons citer Amadou Hampâté Bâ, Mongo Beti, Ahmadou Kourouma ou encore Ferdinand Oyono. Dans les Antilles, nous pouvons citer René Maran, Aimé Césaire, Léon-Gontran Damas, Frantz Fanon. Et ce fut également le cas des premiers écrivain·e·s afro-américain·e·s dont les écrits ont été pour l'essentiel axés sur les thématiques de l'esclavage et les discriminations raciales, sur les combats pour les droits civiques et contre les discriminations raciales qui se poursuivent de nos jours dans une Amérique toujours aux prises avec elle-même. Une épopée titanesque dont les auteurs W. E. B. Dubois, Richard Wright, James Baldwin ou encore Toni Morrison, Alex Haley, Alice Walker, entre autres, sont des figures emblématiques.
- 3 Dans ces attermoissements, d'autres écrivain·e·s axent leurs engagements littéraires sur les questions des sociétés, traitant des tares et dérives nées des cultures séculaires plus ou moins amalgamées aux religions et autres idéologies, causant des préjudices tout aussi dommageables aux populations, dont les femmes, victimes de bien des discriminations du fait de leur genre. L'esclavage contemporain, se déclinant malheureusement sous diverses pratiques plus ou moins observées ici et là dans

certaines pays et notamment africains, fait que les femmes sont une cible de prédilection. C'est le cas de la *wahaya* dans l'État du Niger au Nigéria, connue sous le nom de « la cinquième épouse », impliquant l'achat d'une femme ou d'une fille comme esclave sous prétexte de « mariage », également traitée dans ce nouveau numéro de la revue¹.

- 4 Ce sont là des sujets traitant d'oppressions sociales, morales et spirituelles, où la violence, qu'elle soit physique, morale, spirituelle, économique, reste omniprésente. Mettre ce spectre de la violence en perspective à travers l'écriture littéraire requiert de l'écrivain·e, à la fois sa propre implication, celle de sa personne en tant qu'acteur·trice de l'histoire, mais aussi, et cela peut paraître contradictoire, suffisamment de recul dans la mesure où il·elle en est souvent aussi victime, directement ou indirectement. La violence, il faut le dire, est probablement la plus difficile à apprivoiser, pour un·e auteur·e qui en a été victime. Or il faut absolument arriver à l'apprivoiser pour mieux la révéler dans ce qu'elle peut avoir de singulier et, peut-être aussi, dans ce qu'elle a de plus dégradant et de déplorable vis-à-vis de l'humanité : des blessures qu'elle inflige à ses victimes, aussi bien sur le plan physique que moral. Mais pas seulement ! Les blessures sont le plus souvent aussi matérielles, et dans un monde où régresse le sens de solidarité alors même que l'existence est toujours plus intimement liée aux ressources matérielles en termes de conditionnalité vers le bien-être, la violence économique prend tout son sens de fulgurance dévastatrice à plus ou moins grande échelle. Écrire la violence a donc ceci de particulier qu'il faut à la fois saisir la violence en elle-même et être capable de détachement psychologique à son égard, gage de toute la lucidité intellectuelle qu'elle exige. Car l'enjeu, disons-le, est de fictionnaliser l'expérience, de parvenir, pour reprendre ici les propos de l'écrivain américain Richard Wright², à fixer aux mots l'esprit du lecteur si fermement qu'il en arriverait à oublier les mots pour être seulement conscient de sa propre réaction. Quand le·la lecteur·trice lit un livre, et qu'il·elle en est bouleversé·e ou même qu'il·elle sanglote, a-t-il·elle imaginé l'épreuve psychologique qu'a su endurer l'écrivain·e pour pouvoir relater sa fiction ?
- 5 Il va sans dire que la manière dont on met en écriture la violence procède en elle-même, le plus souvent, d'un processus d'exutoire, dans la mesure où l'écrivain·e qui parle de sa propre société et de ses violences en est sans doute, à quelque échelle, également victime. De ce point de vue, il·elle se situe comme produit de la violence pour laquelle il·elle a choisi simplement de ne pas se taire, qu'il·elle a choisi de dire, de dénoncer, dans l'espoir de la voir, un jour, mise hors de son champ physique, de son regard inquisiteur ! Que la société, l'humanité si l'on veut, se la départisse à jamais ! Son vœu ultime ! L'écriture ici est une arme dont l'écrivain·e, plutôt que de se résigner en victime, se sert pour son processus personnel d'émancipation des violences qu'il·elle subit, et pour pouvoir aller au-delà et transformer sa posture de victime, faiblesse, en « opportunité », pour en faire une force de changement.
- 6 Autant dire que les écritures traitant des questions d'oppressions, qu'elles soient à caractère autobiographique, autofictionnel ou non, mettent forcément en écriture la violence. Elles intègrent la violence comme facteur et composante dans l'art de l'écriture elle-même. La plus emblématique est sans doute la littérature afro-américaine déjà évoquée plus haut.
- 7 Le nouveau numéro de la revue *Esclavages & post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* porte sur les formes d'écriture de l'esclavage et du post-esclavage et il me plaît de

saluer à sa juste valeur son grand mérite, sa contribution à la marche du monde. Cette revue aide à saisir les grandes histoires et les tragédies et convulsions qui l'ont émaillée et, ainsi, contribue à une meilleure connaissance et à une meilleure compréhension des peuples dans le cheminement ardu vers l'harmonie collective d'une humanité retrouvée.

NOTES

1. Voir l'article de Lotte Pelckmans dans le présent numéro.
 2. Postface de Michel Fabre, dans le roman *Une faim d'égalité*, Paris, Gallimard, 2002, p. 245.
-

AUTEUR

DJAÏLI AMADOU AMAL

Écrivaine, Présidente fondatrice de l'Association « Femmes du Sahel »
www.femmesdusahel.org